

L'Islande au centre du jeu



Bobby Fischer et Boris Spasski, au mondial de Reykjavik, en 1972. PHOTO ULLSTEIN BILD AKG IMAGES

**ARNALDUR
INDRIDASON *Le Duel***

Métailié «noir», 308 pp., 19,50 €.

De 1986 à 2001, avant de devenir la tête de pont du polar nordique, l'Islandais Arnaldur Indridason a été critique de cinéma. Son écriture s'apparente de fait à du scénario, voire du synopsis, très factuelle, concrète, dépouillée, étiq ue parfois. Une mélancolie sourde, qui suggère que ses goûts l'inclinent plus vers Kiarostami ou alors Kitano pour l'absurde, que James Cameron, mais il faudrait vérifier avec lui.

Le Duel est en tout cas un roman (son douzième) sous influence du septième art. Pas seulement parce que la victime est Ragnar, un adolescent addict aux salles obscures qu'il fréquente seul, mais jamais sans son magnétophone. Le duel du titre, qui renvoie au championnat du monde d'échecs qui s'est disputé à Reykjavík à l'été 1972 entre l'Américain Bobby Fischer et le Russe Boris Spassky, est traité comme un suspense de première catégorie qui vaut bien un *Piège de cristal*. Stress et caprices de Fischer auxquels répondent flegme et politesse de Spassky. Un condensé de guerre froide, avec poussées d'adrénaline afférentes.

Disciple. «*L'Islande n'avait pas connu une telle agitation depuis l'occupation par l'armée britannique pendant la*

Seconde Guerre mondiale», «*Nous vivons sur une île loin au nord et nous sommes tout à coup le centre du monde.*»

Le thème de l'Islande petit pays bousculé par l'Histoire, ainsi que l'urbanisation, la consommation, la mondialisation, est constant chez Indridason.

Mais le commissaire Marion Briem n'est pas Erlendur Sveinsson, son disciple et atrabilaire héros récurrent d'Indridason. Erlendur ne fait ici qu'une très brève apparition, en «*jeune homme inconnu*», aux yeux «*marqués de profonds cernes*». Marion Briem n'est pas saturnienne, c'est un rouleau compresseur que peu de chose entame, y compris la fin d'un amour exceptionnel qui devrait émouvoir au-delà des promariage pour tous. Indridason ne se départ pourtant pas de son austérité, y compris dans l'acmé qui prend la forme d'un dialogue au cordeau. «*C'est comme ça que je me sens le mieux avec toi. Lorsque je suis seule.*»

Marion Briem était jusqu'ici un fantôme, dans le cycle consacré à Erlendur. Si elle apparaissait, c'était par réminiscences de sa méthode et ses conseils, ou visites à son chevet de cancéreuse du poumon (elle fume comme un pompier), et finalement son enterrement. Qu'Indridason lui consacre un roman, comme il le fait de temps en temps avec des collaborateurs du commissaire, s'imposait et donne la meilleure

de ces digressions. Le portrait d'une femme porc-épic, étanche aux susceptibilités des autres, têtue jusqu'au-boutiste qui refuse de se concilier avec son père mourant, ou de laisser tomber une enquête pour raisons diplomatiques («*Je me fiche de la guerre froide. Je me fiche des grandes puissances. Je me fiche du duel du siècle. Ce qui m'intéresse, c'est Ragnar et la manière dont il est mort.*»)

Fétu. Autant de traits de caractère qu'on retrouve chez Erlendur, mais en offensifs plutôt que défaitistes. Marion est une guerrière, a expérimenté dès l'enfance le combat et la victoire contre l'adversité létale (la tuberculose), quand Erlendur a, lui, d'abord connu l'impuissance et la culpabilité (de n'avoir pu sauver son frère d'une tempête de neige). Les pages au sanatorium sont serrées kiki en diable mais Marion jamais n'apparaît en victime, ce petit soldat à la mémoire prodigieuse.

Indridason reste fidèle à lui-même : la mort de Ragnar s'avère absurde, mauvais endroit, mauvais moment. Nouvelle démonstration de la condition humaine de fétu. Mais comme Bobby Fischer qui nage en pleine nuit, les échappées sont permises.

SABRINA CHAMPENOIS

PS: Au fait, Indridason a répondu, par mail. Alfred Hitchcock, Orson Welles et David Fincher composent son podium de réalisateurs; «le Parrain», «Amarcord» et «Citizen Kane», celui des films.